



Strangulation

B.G. Simurgh

Toi, de ma famille ou de mes amis, ou pire, toi, l'ignoble flic bien dressé qui est tombé sur cette lettre en fouillant dans mes affaires et qui parcours ces lignes obscures d'un œil curieux, je te conseille au plus vite de t'arrêter ici. Parce qu'une fois ta lecture achevée, plus rien de ma réalité ne te sera inconnu. Et personne ne voudrait savoir. Continuer à partir d'ici malgré mon avertissement relèverait d'un problème mental préoccupant.

Au fond, j'en ai rien à foutre. C'est ton problème, après tout. Il serait ironique que j'ose prétendre n'avoir ne serait-ce qu'un peu d'intérêt pour ta réaction, d'où je suis. D'ici peu, si tu continues, nous serons plus proches que nous ne l'avons jamais été. Me voilà aux aveux, à l'aide de ma plume et de ma franchise avant qu'une autre bouche plus médisante ne t'apprenne ce que j'ai fait.

Si tu lis ces lignes, c'est que je ne suis plus de ce monde. Mais tout ça, tu le sais déjà, en toute logique, puisque tu as pris la peine de fouiner dans mon studio et dans ma vie privée. Laisse-moi donc t'éclairer sur les raisons de ma disparition, ou devrais-je dire de ma mort.

Tout d'abord, la première et principale chose que tu dois savoir, c'est que je tue depuis longtemps. À l'heure où j'écris, je viens d'achever ma vingt-neuvième victime. Sacré palmarès, non ? J'ai tué vingt-neuf femmes, en cinq ans, sans le moindre souci, sans le moindre regret, sans la moindre culpabilité. Je tue comme tu te servais un verre, comme ils s'allumeraient un joint, ou comme on achète de vulgaires fringues à la mode : par compulsion.

Tout ça resterait une pathologie classique, voire ennuyeuse, si elle n'était pas entièrement liée à ma vie sexuelle. Car oui, je ne tue que des femmes, et ce pendant qu'on baise. Des nanas qui ne m'ont rien fait, sinon me draguer, répondre à mes avances, et vouloir s'amuser un peu. Des mères de famille qui voulaient sortir de leur routine en s'envoyant en l'air, de jeunes adultes tout juste maman, parfois de farouches pucelles à peine majeures qui voulaient de l'expérience.

L'essentiel, c'est que je les tue au moment crucial du rapport, c'est-à-dire pendant l'orgasme. Je fige ces pauvres êtres dans un plaisir éternel, loin de leurs impôts impayables, des crises d'adolescence de leurs gosses minables et de leurs opinions politiques. Mais là, je crâne un peu : je n'ai jamais pour but de les libérer. C'est un bonus, tout au plus. Voire une excuse. En réalité, tuer au moment où ma partenaire bouillonne de plaisir, c'est juste, pour moi, le seul moyen de jouir, tout simplement.

Ne va pas croire que c'est un plaisir maîtrisé dont je profite consciemment, le sourire aux lèvres. Non. J'obéis. Comme la boulimique face à un misérable biscuit tombé sur le tapis de caisse du supermarché. Comme le frustré sexuel incapable de résister à l'attrait de la peau pure de sa petite nièce de neuf ans. Comme l'abruti devant la toute dernière BMW toutes options. Comme l'humanité dans son ensemble, sur différents domaines et à différents degrés.

Jusqu'à ma vingt-huitième victime, tout s'est déroulé à merveille. Pourtant, je n'ai ni couteau, ni bâche, ni casque pour me protéger du sang que je ne fais jamais couler. Les conneries façon Hollywood sont pour le cinéma : je n'ai pas d'armes, pas de poison, pas de seringue pour endormir.

Non, mon truc, c'est la strangulation, tout simplement. Par surprise, le plus longuement possible. Je suis funambule, balançant entre le danger d'une résistance vivace et ce merveilleux moment où les forces abandonnent finalement le corps qui accepte, passif, le sort que je lui réserve. Malgré l'absence d'une carrure puissante, malgré le fait que je sois encore moins capable de terrasser qui que ce soit d'un quelconque coup de poing ou d'une vulgaire gifle, je tue. Le secret, c'est de bien choisir les cibles : chétives, petites, minces. Et à l'instant crucial où leurs yeux roulent pour témoigner d'un orgasme tristement banal, mes doigts, aussi rapides que l'éclair, compriment violemment la gorge tant convoitée, et je serre, et je serre, et je serre...

Imagine-toi lors de ton dernier rapport sexuel, alors que tu vibres de plaisir, voir l'autre t'étrangler subitement et pesant de tout son poids sur ton corps détendu. Combien de secondes, de minutes te faudrait-il pour comprendre que c'est un meurtre ? Et pour réagir ? Laisse-moi t'aiguiller : beaucoup trop.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ma première victime, mon coup d'essai, m'a fait comprendre à quel point les êtres humains sont naïfs, et que tout était plus simple que je ne le croyais. Je n'ai essuyé aucune résistance, pas le moindre

coup, pas de pulsion de vie : seuls deux globes ahuris, de plus en plus rouges et de plus en plus gonflés, me regardaient en pensant que je me livrais à un quelconque jeu érotique malsain, jusqu'à ce que la vie les quitte peu à peu. Là, les globes s'affolent, comme pour dire « Lâche, maintenant ! » et la terreur apparaît, toujours trop tard. Des gémissements, puis un léger soubresaut ridicule, et enfin les yeux se ferment. Quelques spasmes tardifs et ridiculement faibles se font sentir... et vient le calme. Tout cela est si jouissif. Ce calme et ce corps, là, si tendrement mort qu'on pourrait croire qu'il dort, lové dans les bras protecteurs de Morphée. Jamais je n'ai connu d'orgasme aussi puissant qu'alors. Et rien n'a jamais pu remplacer cette sensation là.

Évidemment, il a été important de m'imposer certaines règles de sûreté : chasser dans des villes différentes. Ne jamais inviter ni tuer chez moi. Ne jamais avoir mon portefeuille, ne jamais être en mesure de présenter le moindre papier. Avoir suffisamment d'espèces. Éviter l'hôtel si c'est possible, ou, au pire, laisser l'autre donner sa carte d'identité si l'on doit prendre une chambre de motel miteuse. Et surtout, toujours en une seule nuit : si j'essuie un refus pour un rapport du premier soir, j'oublie : il y a trop de risques que la famille, une amie, ou que la commère du coin ait entendu parler de ce premier rendez-vous galant. Au total, sans cette prudence, j'aurais pu atteindre le seuil des cent victimes, mais je ne serais sûrement plus en mesure d'agir, derrière des barreaux.

La plus dérangent dans un premier temps, une fois le mode opératoire rodé, c'est que mes victimes présentaient des lésions apparentes sur le cou et un visage boursoufflé presque instantanément après l'étranglement. Non pas que cela m'effraie, mais j'aime le travail bien fait. Je n'aime pas abîmer le beau. Mes victimes, je veux qu'elles partent sans ecchymoses et sans les yeux gonflés, qu'elles partent belles et qu'elles le restent pour l'éternité.

La bibliothèque universitaire m'a été d'une grande aide pour trouver tout ce que je devais savoir. La première chose à éviter, en étranglant quelqu'un, c'est de comprimer la zone du larynx : bien que la mort soit quasi instantanée, l'os hyoïde se fracture, et c'est une preuve irréfutable de strangulation, en plus d'être moche à voir. À l'opposé, en comprimant les veines jugulaires, la mort se fait attendre longuement : le sang ne revient plus au cœur, et des œdèmes apparaissent sur le visage et sur la langue. Autrement dit, c'est le meilleur moyen de ruiner le joli visage que j'appréciais tant lorsqu'il pouvait encore bouger.

Non, mes meilleures amies, ce sont les artères carotides. En les comprimant suffisamment fort — technique dite « du foulard » —, le cerveau ne reçoit plus d'oxygène. Une mort relativement rapide s'ensuit, mais surtout le cerveau est victime d'ischémie. La compression étant manuelle et continue, la victime ressent au bout d'un instant de violents maux de tête, des troubles du comportement, une perte de motricité voire, mieux, une perte de connaissance. Autrement dit, une fois trente secondes passées à comprimer le cou de toutes mes forces, la partie est gagnée. Au bout de quelques minutes, les yeux se révulsent enfin. Entre-temps, je prends mon pied comme personne.

La phase la plus complexe, en fait, ce serait de se débarrasser du corps, chose que je ne fais pas. Je le laisse dans la chambre du crime, nu, pendu à l'armoire, à la douche ou à tout ce qui semble assez solide pour tenir, avec un petit foulard à la main, ou sur le sol, à portée. N'importe quel proche, n'importe quel policier, n'importe quelle personne trouvant un corps pendu et nu dans une flaque de pisse et d'excréments nauséabonds en déduira, avec dégoût, soit une pendaison, soit un jeu sexuel solitaire qui a mal tourné. Si par malheur, la honte et le choc ne suffisaient pas à tout brouiller, ou qu'un réceptionniste stupide osait mettre en jeu la réputation de son établissement en parlant d'un éventuel meurtre « parce qu'ils étaient deux en arrivant », mon apparence est suffisamment commune et mon terrain de chasse suffisamment grand pour que je ne m'en inquiète. Je n'ai jamais eu à sortir un cadavre de la pièce où j'ai tué. Je n'ai eu qu'à déguiser la scène en suicide ou en jeu érotique raté et à veiller d'espacer mes meurtres de plusieurs mois et de nombreux kilomètres pour éviter d'éveiller trop les soupçons sur une vague de suicides similaires. Presque trop simple.

Tu vois le choc ? Tout était nickel. Quasiment indétectable. Du moins pour un long moment. Régulé comme du papier à musique, rodé. Sauf que la vingt-neuvième victime a ruiné le travail et le plaisir d'une vie en une seule soirée. Sans même l'aide de la police. Maligne, la gamine... Elle portait plutôt bien son nom, d'ailleurs, cette petite garce : elle s'appelait Victoria.

T'aurais pu l'imaginer, toi ? Que je me fasse avoir par une gamine mi-punk mi-gothique d'à peine dix-huit ans, qu'elle m'oblige à tout révéler, ma folie, ma rage, et surtout mon alibi premier : que je suis lesbienne ? La plupart des gens, naïfs comme ils sont, aurait déduit que le tueur était un mec, vu la violence ; vu les femmes

mariées ! L'alibi parfait, détruit par cette foutue gamine.

Une vraie garce, je te dis. Pire que moi !

*

Maintenant que tu connais mes habitudes meurtrières et ma folie, et que je n'ai plus de secret pour toi, il est temps que je te présente Victoria.

Victoria, c'était mon genre de victimes préférées. Jeune, mais abîmée, lassée, et donc faible. En pleine dépression, shootée en permanence au Xanax. Dix-huit ans tout juste. Quand je l'ai aperçue pour la première fois, j'ai supposé que tout serait simple. C'était une de ces petites gothiques chétives, les cheveux noirs, lissés et dressés sur le haut du crane, la tête rasée sur le côté droit. La petite crête *fashion* faisant ressortir ses trois piercings au visage et les yeux pourvus de fausses lentilles simulant un iris en flamme, qui lui donnaient un regard excessivement sombre. Un T-shirt noir ridiculement trop large, portant l'inscription « Fuck, I'll have to blow you up » couvrait ses épaules trop maigres. Des bracelets à piques décoraient ses bras trop blancs. Son pantalon troué descendait sur de vieilles bottes Caterpillar® mal lacées et affublées d'un badge poinçonné sur la languette gauche, ironisant « Hate your life, love your death ».

Une gamine en pleine crise existentielle, donc. Le genre dont les parents possèdent deux troussees à pharmacie, une en libre service, et l'autre cachée au fin fond du garage, renfermant les antidépresseurs distribués au compte-gouttes selon les ordonnances des médecins. Le genre qu'on s'attend à retrouver shootée à l'alcool et aux médocs, léthargique, ou pire, pendue, dès qu'on a eu le dos tourné plus d'une heure. La victime parfaite qui n'éveillerait aucun soupçon, le suicide étant sa carrière professionnelle la plus plausible.

Aussi dangereux que cela puisse paraître, je trouvais mes victimes sur Internet. Pour la simple et bonne raison qu'on ne trouve pas de femme lesbienne ou bisexuelle à chaque coin de rue, prête à vous inviter chez elle pour un rapport sur le pouce à la mode fast-food. Et Victoria, c'était pas vraiment le genre à avoir froid aux yeux. Son message d'accroche, sur le net était on ne peut plus clair : « Sympa, les photos. T'es jolie. Retrouve-moi au Nightwood ce soir à 20h, boire un verre, et éventuellement aller chez moi. »

J'avais répondu : « Ok. »

J'étais donc assise au fond du bar sombre, un martini blanc à la main, essayant de me fondre dans le décor, quand elle est entrée de sa démarche lourde et s'est instantanément dirigée vers moi. Elle s'est assise de tout son poids et m'a fixée longuement. J'aurais été incapable de déchiffrer la moindre expression sur son visage, le maquillage et les lentilles compliquant définitivement le tout, mais elle semblait impassible.

— Salut, avait-elle commencé. J'avais raison, t'es bien foutue pour une vieille.

Cash, la même. J'ai trente-quatre ans...

— T'as un style plutôt original qui te donne un certain charme aussi, l'avais-je complimenté un peu ironiquement.

Avant même que je n'ai fini ma phrase, elle s'était levée, avancée au bar, et avait commandé une double vodka glacée, puis avait repris sa place.

— Je suis pas une grande bavarde. Si tu veux qu'on parle, c'est plutôt mal barré.

Tant mieux, je n'étais pas d'humeur loquace. Puis ça minimisait les chances qu'on nous voie trop ensemble. Elle voulait de l'anticonformisme façon black métal bien crade ? Parfait.

— Je ne suis pas là pour parler, lâchai-je en finissant mon martini et en m'apercevant qu'elle s'envoyait son verre cul sec.

— Alors si t'y vois pas de problème, allons-y.

J'avais empoigné mon sac et m'étais levée, en l'invitant à passer devant moi. Nous sommes allées à ma voiture, en silence, toujours, pour se diriger calmement dans son appartement.

Toute la prudence de mise lors de rendez-vous pour une femme de trente-quatre ans devient abstraite lorsque tu es persuadée d'être la seule tueuse des deux. Ce fut là ma seule erreur, et elle m'a coûté la vie.

À l'heure où j'écris ces lignes, il me reste deux pages à écrire, et je sauterai par la fenêtre de mon studio : une chance d'habiter au dixième étage ! Je n'ai pas d'armes, et les médicaments sont trop peu sûrs. J'ai toujours eu horreur du sang, et je rechigne à l'idée de déranger — et retarder — les ennuyeux travailleurs en leur faisant subir le spectacle de mon petit corps broyé, traîné et déchiqueté sous le poids de n'importe quel métro ou bus.

L'appartement de Victoria correspondait parfaitement à sa personnalité. Presque aucun meuble. Pas de télé, pas de radio. Un ordinateur dans un coin de la pièce, posé sur une vieille table bancale. Des posters de groupe de métal hardcore, des citations écrites directement sur les murs. Le papier peint arraché. Un capharnaüm de fringues, de vaisselle, de livres et de bouteilles. Pour tout lit, un vieux matelas miteux gisant par terre. Un frigo sale qui semblait débranché. Un micro-onde terni par la crasse. Une salle d'eau ridicule en coin, avec l'ensemble de ses piercings, maquillage et affaires de toilettes accumulées en vrac sur le sol.

Ma première pensée, en découvrant le squat qui lui servait d'appartement, a été qu'il allait être compliqué de trouver quoi que ce soit pour la pendre convenablement. Puis j'ai aperçu la cabine de douche.

Victoria s'était déjà assise en tailleur sur le sol, sans mot dire, et après avoir sorti une bouteille de rhum de je ne sais où et avoir servi deux verres, elle avait entrepris de se rouler un joint. Équilibrée, la gamine !

Une fois son travail terminé, elle m'a regardée d'un air interrogateur. Je me suis donc accroupie, ai empoigné mon verre tranquillement, et j'ai attendu qu'elle fume son poison. Quand elle me l'a tendu, tout en refrénant une nausée immonde, je lui ai dit que ce genre de merde ne pouvait que me faire gerber, pas me défoncer. Je lui aurais volontiers dévoilé qu'elle était en fait elle-même ma drogue personnelle, mais ça aurait compliqué la suite des opérations. Alors, j'ai fermé ma gueule, j'ai retenu ma respiration, et j'ai attendu.

Après avoir écrasé son truc et bu son verre d'un trait, elle m'a sautée dessus langoureusement. On s'est traînées jusqu'au matelas miteux, et la partie a commencé. Le problème, il faut bien l'avouer, c'est que cette gamine était on ne peut plus frigide. Passive, constamment dans l'attente. Soyons francs : j'ai eu l'impression d'avoir un rondin de bois comme partenaire. Pas un râle, pas un souffle... pas un geste doux. Rien. Froide comme la glace que la barmaid avait trempé dans sa vodka dégueulasse.

Ça m'a inquiétée, parce qu'il fallait impérativement qu'elle jouisse pour que je puisse faire quoi que ce soit de mon côté. Au bout d'un quart d'heure, elle tenant le sextoy qu'elle avait sorti, tandis que je devenais presque brutale à vouloir impérativement la rendre mienne, je l'ai soudainement vue hurler de plaisir. D'un rien au tout, elle s'est mise à gémir, à trembler, à vriller complètement. Totalement

barge. Si je n'avais pas eu de bons réflexes, je n'aurais même pas eu le temps de réagir et de l'étrangler. J'ai bondi sur elle, en la bloquant entre mes jambes, mes mains comprimant ses carotides d'un geste expert. Et j'ai commencé à enfin prendre mon pied à mon tour.

À vue de nez, je dirais qu'elle a perdu connaissance en une minute. Je n'avais pas les yeux rivés sur l'heure durant ma double activité, mais c'est la première chose qui m'a fait douter. Durant un étranglement, il peut sembler logique qu'avant de perdre connaissance, on résiste le temps d'une apnée. Mais l'état de stress, la peur et parfois la faible lutte augmentent considérablement la consommation d'oxygène du corps, et donc divisent le temps d'apnée par deux au minimum. Personne ne peut tenir une minute sans respirer en stressant, en luttant, et en sachant que la mort est imminente si rien n'est tenté.

Cette gamine, elle l'a tenue environ une putain de minute, son apnée. Jamais vu un truc pareil. Et pendant cette minute, elle n'a pas bougé d'un poil. Pas vacillé. Rien, elle s'est littéralement laissé faire. Et le pire, c'est qu'elle me fixait, de la même façon que dans le bar : droit dans la pupille, droit dans l'âme. Impassible, elle me dévisageait de ses deux iris flamboyants, qui brûlaient jusqu'à la moindre possibilité pour moi de trouver le plaisir tant convoité.

Ça m'a foutue hors de moi. Je l'ai étranglée plus fort, au risque de lui fracturer l'hyoïde. J'ai secoué sa tête, à la recherche d'un quelconque choc. J'ai même hurlé, malgré moi « Je suis en train de te tuer ! », mais elle n'a pas eu de réaction. Frigide, dans le plaisir comme dans la douleur. Dans la vie, comme dans la mort.

La minute passée, ses yeux ont commencé à se révolter, me laissant espérer ne pas avoir fait tout ça pour rien. Mais ils se sont repris d'un coup. À ce moment-là, trop lucide pour profiter de l'instant, j'ai su que c'était fini, que j'avais raté mon coup, et qu'elle allait mourir pour rien, cette petite conne. Ça m'a frustrée, égoïstement.

Et puis, dans un dernier rôle, cette garce a réussi par miracle à balbutier, juste avant de perdre connaissance. Et si ce qu'elle a dit n'avait aucun sens sur le moment, tout me semble tellement clair aujourd'hui ! Elle a murmuré : « Tu dois savoir... j'suis pas lesbienne... j'ai simulé. » Puis révulsion des yeux et basta. Fini, échec.

Même sans comprendre le fond de ce qu'elle voulait dire, j'ai perdu tout contrôle de moi-même, je suis devenue ce monstre qui sommeillait en moi et que je contrôlais depuis tout ce temps : j'ai empoigné le gode, je l'ai levé et j'ai frappé.

En hurlant de toutes mes forces, j'ai frappé, cogné ce visage, le plus fort possible, en haut, en bas, sur le côté, l'énorme sextoy affaissant par étapes la figure de ma victime. À lui ruiner sa petite gueule de gothique tarée, à lui enfoncer ses piercings dans le nez et l'arcade. Je crois qu'elle n'était encore qu'à moitié évanouie, puisqu'elle a réussi à cracher du sang et quelques dents avant de sombrer définitivement sous les coups ravageurs que je lui portais. Je suis incapable de dire combien de temps j'ai frappé, une minute, cinq ou dix, mais le temps, la vie et tout le reste se sont figés autour de moi.

Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'une fois les mains pleines de sang, une fois le sol poisseux et rouge vif, j'ai dû continuer à décharger ma rage indicible sur tout ce qui me passait sous la main. J'ai renversé la table de l'ordinateur, j'ai explosé la fenêtre avec l'écran, puis tout à coup, je l'ai vue. Tombée sur le sol. Cette photo, qui devait être cachée sous l'écran. Un petit cliché, avec un cœur dessiné dessus au rouge à lèvres. Un geste bien féminin, pour une gothique. Mais ce n'était pas n'importe quelle photographie : on y voyait deux visages complices. À droite, ce devait être celui de Victoria, âgée de quatre à cinq ans de moins environ. Et celui à côté d'elle, je l'aurais reconnu entre mille, puisque lui aussi, je l'avais déjà vu dans un contexte inoubliable.

Ce second visage, c'était celui de ma toute première victime, mon coup d'essai. La bouche bée, j'ai alterné entre le cliché et ce corps méconnaissable allongé sur le sol : mes deux victimes, la toute première et — maintenant c'était certain — la toute dernière, étaient de la même famille. À n'en point douter, vu la forme du nez, les cheveux lisses et noirs... C'était évident. Je n'y avais rien vu, avec ce putain de look gothique à la con. Tu t'y attendais, toi ? Et vu l'écart d'âge et la complicité du regard, il m'est apparu logique qu'elles soient même mère et fille. Le truc carrément glauque. Ça a été un premier choc, déjà suffisamment dur à encaisser. Le deuxième, tout de suite après, c'est quand j'ai aperçu, près de la photo, cette foutue webcam. Je n'avais même pas fait gaffe en entrant, troublée par le silence de cette petite folle. L'ordinateur était-il allumé ? La webcam dirigée vers le matelas ? Impossible de le savoir puisque j'avais tout foutu en vrac...

Il fallait se rendre à l'évidence : cette petite garce m'avait piégée comme un vulgaire rat.

Département du Nord
Ville de Lille

Le 9 juillet 2012

Service de Police Nationale
N°85/2012
Rapport d'intervention
Agent de Police Judiciaire Adjoint

À l'attention et sous réserve de :

M. le Procureur de la République
Sous couvert de la voie hiérarchique
Objet : meurtres, suicide et enquête préliminaire.

PJ : - Lettre adressée à l'entourage de la défunte.

- Clé USB comprenant une vidéo mise en ligne sur YouTube le 9 juillet 2012 à 19h40.
- Photographie de Victoria Lemoine et d'une personne inconnue jointe à la lettre.
- Copie d'un mail trouvé ouvert sur l'ordinateur de la défunte.
- Carte d'identité au nom d'Elizabeth Masset.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de ce qui suit.

Le 9 juillet, à 20h57, nous sommes appelés par une locataire habitant l'immeuble n°29 de la rue Carnot suite à des hurlements et des bruits de lutte violente provenant de l'appartement de sa voisine de palier. Arrivés sur les lieux, la porte étant grande ouverte, nous retrouvons un corps sans vie au visage en lambeaux, et l'ensemble du mobilier dévasté. Devant la violence de la scène de crime, nous faisons intervenir la Brigade Anti-Criminalité ainsi que la Police scientifique comme l'indique la procédure.

Appelés peu après, à 22h39, au 119 de l'avenue Wilson, sur les lieux d'un suicide par défenestration constaté par un promeneur, nous montons à l'appartement. La sœur de la défunte y est présente, une lettre à la main. Elle s'est avérée choquée et incapable de parler. Nous retrouvons également un ordinateur, trois onglets du navigateur Internet ouvert : l'un dirigeant sur une vidéo YouTube, l'autre montrant un mail important (voir PJ), et le dernier ouvert sur un salon de chat par webcam. Nous voyons également, disposés de manière ostensible, un sextoy ensanglanté et la carte d'identité de la défunte.

Il est évident que les deux décès sont liés d'une certaine façon (voir PJ).

Qui plus est, selon les pièces à conviction trouvées, la défunte suicidée est l'auteure d'une série de meurtres parfaitement maquillés depuis plusieurs années, celui de Victoria Brahms en constituant le dernier.

Les deux affaires étant liées, nous les avons transmises à la Police judiciaire ainsi qu'à la Brigade Anti-Criminalité.

À 23h48, je regagne mon service pour rédiger la présente.

Identité du mis en cause : Elizabeth Masset.

Identité de la victime : Victoria Lemoine

Transmis sous couvert du brigadier chef principal Charles Lemaire, conformément à l'article 21-2 du CPP, à :

- M. le Procureur de la République, par l'intermédiaire de M. le commissaire de police, chef de la circonscription de Lille, officier de police judiciaire.

- M. le maire.

Copie aux archives du service.

PIÈCES À CONVICTION : MAILS

Date: Mon, 9 Jul 2012 19:40:15 +0200

From: VictoriaLemoine@gmail.com

To: ElizabethMasset@hotmail.com

Subject : Vengeance

Alors, petite salope naïve ?

On trouve toujours plus maligne que soit... toujours.

À l'heure où je t'écris, encore 10 minutes et je serai en face de toi, au Nightwood, aux premières loges de ce que je vois d'habitude de l'extérieur : ton mode opératoire. Car oui, tu ne me connaissais pas avant aujourd'hui, mais moi je te connais presque aussi bien que toi-même, depuis 5 ans maintenant.

Depuis ton premier meurtre, celui de ma mère.

As-tu seulement pensé qu'une femme bisexuelle puisse être dérangée au point de t'inviter tandis que sa petite fille, alors âgée de 13 ans, dormait elle aussi dans la maison ? Je sais que tu as changé et que tu as contrôlé ce point constamment par la suite, mais pas la première fois. Grossière erreur de débutante, hein ? As-tu seulement imaginé qu'une femme puisse devenir homosexuelle suite à la mort de son mari, décédé brutalement dans un accident ? Qu'une femme puisse être incapable de toucher d'autres hommes sans fondre en larmes ? Au point d'en devenir alcoolique ?

Quand le jour de ton premier meurtre, terrifiée par les cris qui provenaient de la chambre de ma mère, je suis allée voir, c'est toi que j'ai aperçue par cette foutue porte entrebâillée. En plein délire meurtrier. Je bénis la vie, aujourd'hui, de m'avoir dotée d'un caractère renfermé au point de ne pas avoir hurlé, d'être restée là, les bras ballants, incapable de fermer la bouche, de sortir le moindre son. Au point de comprendre que si je faisais quoi que ce soit pour t'arrêter, tu me tuerais. Au point de me retourner de m'enfermer dans ce placard et d'y rester deux jours presque sans bouger, ne sortant que pour aller aux toilettes en longeant les murs, terrifiée à l'idée de te croiser.

Mais tu étais partie depuis longtemps, et les seuls qui m'ont trouvée ce sont les

gendarmes. Quand j'ai voulu leur expliquer ce que j'avais vu, ils ne m'ont pas crue. Ça a été psychiatre. Ça a été délirés. Ça a été déni de réalité, puis ce putain de centre médico-psychologique. Centre duquel j'ai pu m'échapper au bout de deux ans, durant lesquels j'ai pensé, cherché et même fantasmé sur la façon de te retrouver, de te faire payer tout ça. Et j'ai trouvé le plan parfait.

Retrouver l'adresse mail de ma mère. Rentrer la date de naissance de mon père, comme mot de passe. Retrouver votre échange de mail initial... et y trouver ton nom : « elizabethfields@hotmail.com ». Qui serait stupide au point d'utiliser une adresse mail réelle, avec son vrai nom, pour dénicher ses victimes ? Toi, apparemment... toi seule. Presque trop beau pour être vrai.

Ensuite, ça a été facile. Ton nom, donc, par recherche, ton adresse, ton passé, ton travail... tout. J'aurais pu rentrer chez toi, cachée, tendre un couteau, et te trouer la peau, t'arracher la jugulaire, les carotides, ainsi que l'os hyoïde qui te fait si peur.

Pour passer ma vie en prison ? Pour te faire ce que je te reproche de faire ? Pour réaliser un stupide plan de vengeance basique ? Non, non, j'ai imaginé beaucoup mieux. J'ai complètement changé de look. En prendre un qui montre ma souffrance, et justifie mon mutisme constant. Squatter de vieux appartements dont personne ne se soucierait, comme une junkie. Te débusquer, et te faire payer. Te suivre, apprendre tes techniques, te filmer, avec chaque fille dans un bar différent, vous enregistrer lorsque vous partiez vers la voiture. Vous suivre en taxi chez la victime, attendre une heure. Te voir sortir.

J'ignore le nombre total de tes victimes mais 20 d'entre elles sont recensées, enregistrées et compilées dans une magnifique vidéo que je viens à l'instant de mettre en ligne sur YouTube, avec pour titre ton prochain surnom médiatique qu'on trouvera bientôt dans tous les journaux du pays : « L'impensable tueuse ». Et dans une copie adressée aux services de police judiciaire, jointe à un mail explicatif.

Et puis vint le moment où, après cinq ans de traque acharnée, il me fut possible de t'atteindre. J'ai créé un compte sur ton site de rencontre. Je t'ai contactée, et naïvement tu as répondu. Vivre avec cette image-là, toute ma vie ? Non. Vivre tout court, de toute façon, une fois ma vengeance accomplie ? Non. Une voix en moi, plus forte que moi, me hurlait qu'une fois vengée, je devais en finir.

J'arrive, Elizabeth, je vais te laisser me toucher, sans rien dire, sans gémir. Puis je vais faire semblant de jouir. Je vais te laisser m'étrangler, calmement. Je sais que tu n'aimes pas les luttes. Tu vas certainement prendre ton pied, un certain temps,

déguiser ta scène de meurtre, puis fuir, comme à ton habitude... mais je doute que la webcam cachée derrière la tour de l'ordinateur et connectée en direct sur Chatcam.fr soit regardée par moins de 70 mecs en rut cherchant une nana facile. Tu vois, sur ce genre de site, tout est sauvegardé. En cas de suicide en ligne. En cas de délire d'exhibition illégal. En cas de problème juridique venant du comportement d'un des connectés.

Allez, amuse-toi, tu peux aller y faire un tour, le site soit être en plein boom à l'heure où tu lis ces lignes, où je suis enfin vengée et morte — grâce à toi.

Échec et mat, Elizabeth.

J'imagine avec jouissance les flics te retrouver sous peu... Quatre murs ou quatre planches ? Je te laisse le choix.

Merci d'avoir détruit ma vie.

Date : Mon, 9 Jul 2012 14:26:38

From : ElizabethMasset@hotmail.com

To : VictoriaLemoine@gmail.com

Subject : Re-Salut

Ok

----- Message original -----

Sujet : Salut

Date : Mon, 9 Jul 2012 14:18:10 +0200

De : VictoriaLemoine@gmail.com

Pour : ElizabethMasset@hotmail.com

Sympa, les photos ! T'es jolie !

Retrouve-moi au Nightwood ce soir à 20h, boire un verre et éventuellement aller chez moi ! ;)